

Le 12 juillet 1944 en mission, j'arrive à Pantua à l'heure où les troupes allemandes pénètrent dans la ville. Il ne m'est pas possible de m'échapper et, le lendemain matin 13 juillet, je suis interpellé dans la rue et conduit sur l'esplanade où les su sont déjà rassemblés et nombreux nauvatiens.

Après une attente qui paraît très longue nous sommes conduits dans la cour du collège et aliopés face au mur, pendant un temps où il m'est difficile d'évaluer. Je ne puis préciser à quelle heure il nous fut possible de bouger et de faire quelques pas dans la cour.

Dans la journée un repas nous fut apporté par des dames de la Croix Rouge dont elle Bonillon qui fit preuve d'un très grand dévouement. Nous avons été rejoints par les épouses des opnacornes qui avaient quitté la caserne. L'une d'elles avait un bébé très jeune qui lui fut apporté régulièrement par la tété jusqu'au départ de Nantua.

C'est, je crois, le lendemain 14 juillet que nous fumes tous réunis par groupes à une dizaine dans une cour. J'ai vu, par la suite, que derrière les fenêtres de trouvaient des gens que nous ne pouvions pas voir, mais qui, eux nous

voisinent et qui désignèrent certains d'entre nous. Les uns laurent séparés des autres et on leur lia les mains derrière le dos. Ils furent fusillés par la suite.

Quelques manutentionnaires furent libérés dont M^r Marneth, le transporteur, requisitionné pour conduire des camions. Des jeunes gens libérés furent volontaires pour remplacer des pères de famille, ce qui fut autorisé.

Plus après jour, nous étions rejoints par des hommes arrêtés aux alentours. L'un d'eux fut emmené dans les prisons et nous l'entendîmes hurler de douleur. Dans la journée, je fus, avec trois autres détenus, conduit dans ces jardins. Le supplicé avait été tué et il nous fallut transporter le corps pour le jeter dans un fossé où poussaient des orties. Je n'ai jamais su de qui il s'agissait.

Il ne m'est pas possible de dire avec précision quel jour (vraisemblablement le 18) nous fumes embarqués dans des camions pour être conduits à Bourg. Nous fumes répartis dans plusieurs camions pour servir d'étages en cas d'attaque de F.F.I. pendant le transport. Il n'y eut que quelques tirs sporadiques quand nous sommes passés vers l'endroit où s'élève aujourd'hui le Monument

des soldats qui nous accompagnaient ne furent pas désagréables et nous firent partager le ravitaillement abondant qu'ils avaient volé dans les fermes. A Neuville sur Aisne on a pris la direction de Bohas ; à Serminiat un incendie faisait rage et après de multiples arrêts nous sommes arrivés à la caserne Brasubet.

L'un des jours suivants nous vîmes arriver les Oyonnaisiens, presque tous munis de pelles ou de pioches. Ils avaient été sollicités pour réparer les routes et seraient venus à pied jusqu'à Bourcq.

La détention à Bourcq ne fut pas très dure. Il y eut même quelques visites jusqu'aux grilles où l'on pouvait nous remettre des colis que l'on nous recommandait de bien conserver pour le voyage. Nous exprimâmes l'attentat contre Hitler. C'est je crois le 21 juillet que quelques hommes résistants arrêtés les armes à la main ou juifs furent menés à Seillon pour être fusillés.

Il y eut quelques libérations dont les femmes de Nantua qui avaient été volontaires pour remplacer des pères de famille.

Le lendemain matin départ pour la gare de Bourcq et bonjour à nos

vous attendez vos compagnons sur un quai que je suppose être celui de la gare de marchandises de Perrache. Nous fûmes rejoints par les prisonniers de Montluc et finalement embarqués, sous bonne garde, dans un train de voyageurs à 10 par compartiment. Dès le début du voyage les militaires qui nous surveillaient entreprirent la fouille systématique de nos maigres bagages et désolèrent tout ce qui pouvait avoir un peu de valeur, notamment la nourriture dont certains étaient abondamment pourvus. Bien entendu l'argent et les pièces d'identité furent également confisqués. Le voyage dura quatre jours, nous ne voulions pas la nuit. Dès le second jour les réservoirs d'eau du train étaient vides et commença le supplice de la soif. Pendant tout le voyage, à part un petit ravitaillement par des jeunes gens de la Croix Rouge, dans une gare de Paris nous n'avons rien reçu, ni à manger ni à boire.

Il fut souvent question d'évasion, mais beaucoup y étaient opposés les sanctions prévues étant terribles. D'ailleurs, en raison de l'importance de la surveillance, je ne crois pas qu'il y ait eu la moindre possibilité.

De ce voyage quelques souvenirs sont restés notamment le massacre en gare de

Dijon. Perriquet bouleversée par un récent bombardement et que nous avons traversée avec une extrême lenteur.

Nous sommes enfin arrivés à Compiègne mais notre séjour y fut si court que je n'en garde que très peu de souvenirs.

La vie n'y était pas très dure, à part les appels, le ravitaillement suffisant. Nous étions persuadés de ne pas aller plus loin étant tenus au courant de l'avance alliée.

Nous fumes presque immédiatement désignés pour le prochain transport et le départ eut lieu le lendemain matin 29 juillet. Les colonnes solidement encadrées traversèrent la ville à peu près déserte pour se rendre à la gare. Je remarquais au passage qu'à un moment donné nous suivions la rue de l'abbatoy ce qui me parut un sinistre présage. Nous avions reçu comme provisions du pain et de la "charcuterie". Une fois à la gare nous sommes groupés, une centaine devant chaque wagon à bestiaux, dépourvus de nos bagages. Nous ne conservons que la chemise et le pantalon. Puis c'est l'embarquement, la fermeture des portes et, après un temps impossible à évaluer, le départ. A ce moment là, il ne reste que deux nantuaisiens avec moi, Jean NICOURD qui paraît très jeune et un alsacien de 65 ans Emile (?) KEMPF réfugié à Nantua et déporté pour avoir sermonné des soldats allemands prisonniers du Marais.

La chaleur devient bientôt difficile à supporter. Le bidon destiné à satisfaire les besoins se remplit. Nous n'avons rien à boire.

Je pense que c'est le premier jour qu'il y eut un arrêt prolongé en rase campagne avec des coups de feu. J'ai su, par la suite, qu'il y aurait eu une tentative d'évasion, que des détenus auraient été abattus et que les occupants de deux wagons auraient été entassés dans le même.

Une fois la frontière franchie, je me souviens avoir été désagréablement surpris par l'apparente tranquillité qui régnait en Allemagne. Lorsque je pouvais mettre le nez à l'ouverture qui servait de fenêtre je voyais des villages intacts, des voies ferrées en bon état, des gares debout!

Et en ces derniers jours de juillet il faisait toujours très chaud. La promiscuité devenait intolérable, les odeurs atroces. Et toujours la soif, la soif insupportable! Une seule fois, en gare de Cologne, après une longue supplication de KEMPF, les portes s'ouvrirent et nous reçûmes un peu d'eau.

Le 31 juillet nous arrivons au camp de Neuengamme où nous sommes débarqués à coups de schlaque, alignés en colonne par 5, comptés et recomptés. Enfin nous recevons à boire; oui une gamelle d'eau pour 5, une gamelle percée, qu'il fallait donc vider vite pour que le dernier puisse en avoir un peu.

Le rassemblement dura des heures. Puis un certain nombre de transportés fut appelé nominativement et regroupés à part. Que sont ils devenus ? Je ne l'ai jamais su, le seul que je connaissais TOURNIER de Champromier n'est pas revenu.

Ceux qui restaient furent enfin parqués dans une espèce de cave et, dix par dix, introduits dans ~~une~~ lieu dont je ne me souviens guère, dépouillés de tout ce qui nous restait et nus, menés aux douches, immatriculés, rasés des pieds à la tête. Munis de vêtements hétéroclites avec des grandes marques de peinture jaune nous sommes conduits dans une grande baraque en bois (appelée block) où nous sommes entassés à près de mille. En entrant nous recevons un morceau de pain avec de la margarine ou de la charcuterie et devons chercher une place sur un chalit de 80 cm de large qui devait être occupé par deux détenus. Quand tout fut terminé la nuit était déjà fort avancée.

Dès lors commence la vie de déporté en quarantaine avec les appels interminables matin et soir, les alertes nocturnes où nous devons nous rendre, à toute vitesse avec nos semelles de bois, dans un immense immeuble en construction sans toit. Ceci se passait dans un désordre indescriptible, sous les coups qui s'abattaient au hasard. Malheur à celui qui serait tombé, il aurait été inévitablement piétiné.

Le 15 août, j'ai été désigné pour

faire partie d'un kommando de travail, et, après un nouveau passage aux douches, les cheveux rasés une nouvelle fois nous avons reçu le fameux vêtement rayé. Après une nuit dans un "block" isolé nous avons repris le train et sommes arrivés à Brême.

Je retrouvai là Jean Nicoud et KEMPF les deux nauvatiens qui étaient avec moi depuis le 1^{er} jour.

La vie au Kommando fut celle de tous les kommandos. Le travail, les appels, le pain, le froid furent notre lot quotidien. Heureusement les abris antiaériens étaient inondés et nous restions dans les baraque pendant les alertes de plus en plus nombreuses. Il y eut deux bombardements de la ville au début qui firent d'énormes dégâts mais le camp ne fut pas touché.

Dès le mois de septembre on apprit le premier décès et les malades devinrent de plus en plus nombreux.

En janvier 1945 Jean Nicoud, dans un état de faiblesse extrême fut renvoyé au camp de Neuengamme avec un certain nombre d'autres détenus. Je ne l'ai jamais revu et j'ignore quel fut son sort.

L'affaiblissement de tous s'empêchait et la dysenterie provoqua de nombreux décès. La nourriture était de plus en plus réduite, les alertes de plus en plus nombreuses.

Le 6 avril l'évacuation du camp eut lieu. Les plus valides partirent à pied vers Neuengamme.

Les plus faibles furent entassés dans un train dont la destination prévue était Bergen Belsen. Pendant une semaine nous sommes restés dans les wagons dont certains étaient découverts. La désorganisation complète de l'Allemagne ne permit pas une circulation normale, le voyage fut marqué de nombreux arrêts, nous fûmes même mitraillés par l'aviation alliée. Bien entendu il n'y avait aucun ravitaillement sauf un jour où dans une petite commune le maire nous fit distribuer deux ou trois pommes de terre. Tous les jours il y avait des morts que nous entassions dans un bout du wagon pour avoir plus de place.

C'est le 13 avril que cet affreux voyage prit fin. Les survivants sont débarqués, quelques uns partent à pied, d'autres en camion. Les plus faibles sont chargés dans des wagonnets "Decauville", morts et mourants mêlés. La destination est Sandbøtel, un camp de prisonniers de guerre. Bien des années après, j'ai su par un prisonnier l'honneur qui les a saisis lorsqu'ils ont vu arriver cette cohorte de squelettes à demi-vus, souillés d'excréments et trébuchant à chaque pas. Bien vite ces prisonniers essayèrent d'organiser un ravitaillement ce qu'ils purent faire une fois. Mais bien vite la S.S. empêchèrent tout contact. La semaine qui suivit vit le sommet de l'honneur et chaque jour les morts s'ajoutaient aux morts. C'est là que j'ai assisté à des scènes de cannibalisme, jamais par des Français. La nuit du 19 avril fut marquée par un

mes long appel, par des coups de feu et puis
le calme revenu nous sommes retournés dans
les baraques. Le lendemain matin il était
grand jour, pas de hurlements, pas de réveil
pas d'appel ! Les S.S. étaient partis, les
soldats allemands qui restaient permirent aux
prisonniers de s'occuper de nous. Le couchemar
était terminé mais ce que nous ne savions pas
c'est que plus de la moitié des survivants ne
devait pas connaître la joie du retour.

Bous les jours les morts s'ajoutaient aux morts.
Pourtant les prisonniers faisaient tout ce qu'ils
pouvaient soignant d'abord les plus faibles,
les conduisant aux douches et à la désinfection
(j'avais oublié de mentionner que nous étions couverts
de pour) Lorsque ce fut mon tour, le 23 avril
en sortant des douches j'eus la surprise d'être
accueilli par des soldats anglais. Le 1^{er} mai
nous avons pu donner des nouvelles à nos familles.
Malheureusement lorsque ces lettres sont arrivées
vers le 14 mai beaucoup de ceux qui les avaient
écrites étaient morts.

Puis ce fut l'hôpital anglais, des soins
dévoués mais peut-être insuffisants notre état
étant tellement exceptionnel que les médecins
étaient dépassés. Le 12 juin, enfin retour en
avion. Paris, la France c'était fini mais
nous n'étions qu'une nombreuse. NICOLAS n'est pas
revenu, KEMPF non plus et combien d'autres qui
étaient devenus, pour nous, plus que des frères.